

---

# Des hommes en cuisine chez Ananda Devi et Marie NDiaye

*Florian Alix*

*M2FR435C / M4FR435C*

*Sexualités, genres, savoirs en littérature et dans les arts*

*Année 2024-2025*

*Genre et alimentation*



# Préambule : « the best cooks are men »

Mike Newell, *Donnie Brasco*, Mandalay Pictures, 1997, 35 mm Dolby, 127 min.

<https://www.youtube.com/watch?v=O06YWbuMCfA>



# La cuisine des hommes : sortir du domestique

Valentina Tomasini, « “Le couscous chez les hommes n’est jamais réussi”. La cuisine qui fait le genre », in Kilien Stengel (dir.), *La cuisine a-t-elle un « sexe » ? Femmes – Hommes, mode d’emploi du genre en cuisine*, Paris, L’Harmattan, 2018, p. 57.

Nous revoilà à l’intérieur, dans la conclusion de ce papier qui essaie de frayer des chemins entre l’intime et le public, le personnel et le politique. « Faire » son genre, le défaire, le refaire et le devenir est un processus constant qui croise deux domaines que les sciences voudraient séparés et séparables : l’émotion et la rationalité. Et l’un des points de jonction de ces domaines est exactement la nourriture. Nourrir est un acte qui se construit à partir d’un fait biologique pour devenir acte genré. Chez les femmes, nourrir c’est aimer, l’amour se donne à manger dans les relations sociales dont elles ont la charge. Empoisonner c’est haïr, la haine qui transforme l’intimité du manger en danger. Ce n’est pas un hasard si, dans de nombreuses sociétés, y compris les sociétés occidentales ou la société marocaine dont il est question ici, le poison est considéré comme l’arme des femmes. **Pouvoir génératif ou pouvoir destructeur, maintien des liens ou désagrégation : ces deux pôles ont en commun un sexe et un genre mais aussi une matérialité qui est le corps. Corps nourricier, corps de nourricière. L’alimentation, au croisement entre la nécessité biologique et le vecteur de culture, représente le point d’ancrage entre nature et culture, le point où se développent les émotions, la sexualité, les affects. Se donner à manger, dans l’exemple du sein, signifie toujours espérer que l’autre (te) mange.** C’est un don qui, exactement comme pour les colliers trobiandais , requiert un retour et craint le refus. Le refus supposant un élément de conflit et de frustration, tandis que le retour ouvre à une jouissance, une satisfaction. Chez les hommes, les rapports s’inversent ; nourrir ne relève pas de l’obligation et l’entreprise de la cuisine représente un choix professionnel ou personnel. Cette marge de liberté ouvre donc à des possibilités de séparation de la sphère affective que les femmes ne peuvent pas se permettre officiellement.

---

# **1. Genre et cuisine chez Ananda Devi et Marie NDiaye : tensions et désordres**

---

---

# Ananda Devi

1957 – Trois Boutiques (Île Maurice)



- *Indian Tango* (2007) – Subha comme femme au foyer

*« La cuisine n'offre aux femmes comme elle qu'une illusion de pouvoir, camouflant à peine la soumission qu'elle exige d'elle en réalité. La brève satisfaction des bouches repues de la famille, avant que ne recommencent les corvées à l'infini. Les repas, haut lieu de la journée, cathédrale organique construite par les femmes, grand art de leurs mains habiles, finissent tous au même endroit : les W.-C. »*

- *Le Sari vert* (2009).

---

# Marie NDiaye

1967 – Pithiviers (Loiret)



- *Rosie Carpe* (2001)
- *Ladivine* (2013)

---

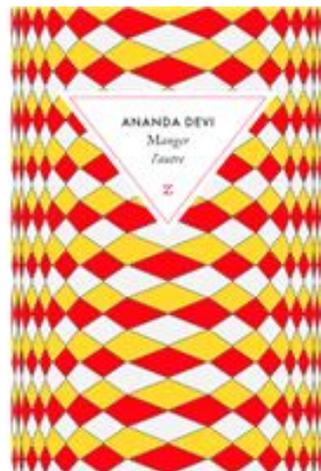
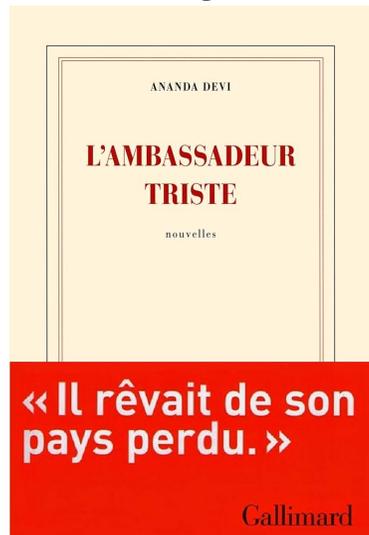
**Jean-Pierre Géné et Marie NDiaye, *La Gourmandise. Les péchés capitaux 3*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1996, p. 54-55.**

Elle était sereine comme si, pensait-elle, elle avait pris la place de son ombre et que rien de ce qui concernait la véritable Antoinette n'avait le pouvoir de la toucher intimement que le plaisir, que cette sorte particulière de plaisir. Il lui était égal d'avaler autant de gras, autant de sucre. Elle était une ombre envahie de félicité, flottante, éternelle et insouciante. Il lui était égal de se bourrer de méchantes denrées. Elle se sentait, elle-même, incarner la bonté et la légèreté. Elle songeait avec un grand amour détaché, tranquille, aux enfants, au mari qui, souvent dans la vie d'en bas, à la maison, lui semblaient si lourds à porter et à aimer. Elle leur faisait d'ailleurs des quatre-quarts au chocolat, des crèmes anglaises, des biscuits au gingembre piquant, toutes choses auxquelles elle ne touchait pas. Manger en société la déconcertait. Elle avalait rapidement, sans plaisir, détestant être surprise en train d'ouvrir la bouche.

# Des hommes en cuisine

## Ananda Devi

- « *Kari disan* », *L'Ambassadeur triste*, Paris, Gallimard, 2015.
- *Manger l'autre*, Paris, Grasset, 2018.



## Marie NDiaye

- *Mon cœur à l'étroit*, Paris, Gallimard, Folio, 2008 [2007].
- *La Cheffe*, roman d'une cuisinière, Paris, Gallimard, Folio, 2018 [2016].

Marie NDiaye  
Mon cœur à l'étroit



Marie NDiaye  
La Cheffe,  
roman d'une cuisinière



---

## 2. Ne pas transmettre : cuisine au masculin et aliénation

Anita Mannur, *Culinary fictions. Food in South Asian Diasporic Culture*, Philadelphie, Temple University Press, 2010, p. 51 :

- « Le foyer, qui n'est jamais un espace neutre dépourvu de constructions idéologiques d'une conception genrée de la nation, est un lieu qui produit des citoyens sexués de la nation. »
- « The home, never a neutral space divested of ideological constructions of gendered nationhood, is a site that produces gendered citizens of the nation. »

# Des cuisines de terroirs

Ananda Devi, « *Kari disan* »

- L'Inde vs. Port-Louis
- Le titre en créole
- La fin de la recette initiale : « Servir chaud avec du riz vapeur, du satini de pommes d'amour et un rhum sec. »

Marie NDiaye

- *La Cheffe, roman d'une cuisinière*
  - Premier repas dans les Landes.
  - Dernier repas : le terroir devenu repas.
- *Mon cœur à l'étroit*
  - Noget : « toute la viande que je mange, toute celle que je vous apporte, provient de son élevage de première catégorie » (p. 110)
  - Ralph et la chasse.

---

## « *Kari disan* » : masculinités non-hégémoniques (Raewyn Connell)

- Une affaire d'homme : « Ce repas s'infiltrait dans leur propre sang. Il leur donnait un courage fabuleux. Lorsqu'ils avaient fini de manger, ils devenaient des surhommes » (p. 159)
- Le rejet social dont est victime le narrateur.
- Une masculinité marginalisée
- La transmission de la grand-mère : masculinisation de la cuisine

Je devais faire le service. J'apportais des assiettes aux dockers déjà ivres et, effrayé par leur présence massive et leur rire bruyant, je me faisant tout petit, je déposais l'assiette sur la table et repartais sans attendre, sauf lorsqu'ils me rattrapaient par le col de ma chemise pour me réclamer du *mazavarou* ou une autre topette de rhum. Je me cachais et les observais, ahuri par la quantité de nourriture qu'ils ingurgitaient. Ils remplissaient par ailleurs de riz vapeur des boîtes de conserve de cinq kilos pour leur déjeuner. Lorsque j'ai demandé à mon père comment ils faisaient pour consommer autant de riz, il m'a dit que leur travail était de ceux que les hommes ordinaires ne pouvaient accomplir. Ils doivent porter sur leur dos des balles de cinquante à quatre-vingts kilos, m'a-t-il dit. Toute la journée, sous le soleil de Port-Louis, ils déchargent les camions, transportent les sacs dans les greniers et les chargent dans les chalands. Ce n'est pas à la portée de tout le monde. **Leur corps est leur moteur, ils doivent le nourrir, et le riz, c'est leur carburant.** J'ai regardé avec une sorte d'effroi leurs bras musculeux, leur torse massif, leurs jambes longues et fortes. Je ne m'imaginai pas faire leur travail (j'étais petit pour mon âge, et terriblement chétif). Ils parvenaient à rire et à s'amuser, mais sous la surface de cette peau merveilleusement lisse ondulaient une révolte et une rage contenues. Mon père, dans sa danse solitaire, huilait la machine, mais au bout de la nuit, les hommes qui quittaient sa gargote, tanguant comme des marins, étaient des bombes à retardement.

---

« Têtes, pattes, langue, tripes, cœur, cervelle ?  
Avions-nous besoin de tout prendre d'eux ? Ne rien  
laisser au processus normal de décomposition, tout  
transformer en merde d'homme ? »

## ***La Cheffe, roman d'une cuisinière : empouvoirement au féminin ?***

- « il lâchait à propos des femmes une première plaisanterie, ensuite venaient des remarques sur la présomption de celles qui s'avisait de vouloir travailler en cuisine et la Cheffe percevait, sous la goujaterie et les impertinences, quelque chose de sérieux, d'agité, de sincèrement révolté qui, en un sens, la rassurait, et dans le soin même que prenait Millard de déguiser son malaise réel sous des insolences comiques. » (p. 188)
- « toutes ces préparations dont j'entendis parler dans mon enfance bordelaise au même titre que des repas des fées ou des ogres » (p. 225)
- « J'ai souvent pensé que mes sentiments pour la Cheffe m'avaient empêché de devenir un grand cuisinier, néanmoins je n'en éprouve pas de regret. » (p. 52)

# ***Mon cœur à l'étroit : être assimilée***

- « En ce sens, la nourriture est liée à la représentation d'un modèle d'assimilation exigeant d'incorporer une identité normée, qui est déterminée du point de vue de la classe voire de "race". » - Flavia Bujor, « Nourriture, corps national, et assimilation : (dé)faire le genre, la "race", la classe en mangeant », dans Bertrand Marquer (dir.), « *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es* », Strasbourg, P.U. Strasbourg, 2020, p. 169.
- « Et toute cette nourriture est bonne et infiniment consolante mais, offerte par lui, elle me laisse dans la bouche une âcreté. » (*Mon cœur à l'étroit*, p. 80)

---

# ***Manger l'autre* : lasagnes ou steak frites ?**

« Comme pour le vin, pas de contrainte alimentaire qui ne fasse rêver le Français de bifteck. [...] Le Général connaissait bien notre symbolique nationale, il savait que la frite est le signe alimentaire de la “francité”. » – Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 88-89.

---

# **3. Éros et Thanatos en cuisine**

---

## « *Kari disan* » : cuisine et meurtre

- « Ce qui m’emplissait la tête était un univers de tourbe et de violence. Le corps collant de sueur, les joues en feu, je m’imaginai arpentant des terrains cabossés aux arbres étranges, armé d’un sabre. Je voulais abattre toute créature vivante qui se trouverait sur mon chemin – homme ou bête. » (p. 166)
- « Je commence par préparer les mêmes plats que lui, mais en les modifiant subtilement. C’est une manière comme une autre de détruire ce qu’il est. De me rendre manifeste. De prendre la place qu’il occupe, avec son ventre et sa grossièreté. » (p. 170)
- « Un matin, je sais que je suis prêt. Je me plonge dans la cuisine silencieuse, la réveille avec des bruits de timbales et de casseroles. Mon couteau s’acharne: j’invente le plat anti-père. » (p. 172)

---

# ***Manger l'autre* : processus mortifère**

- « Pas même “obésité morbide”. “Morbide” tout court. Je l'étais. Ma vie l'était. Mon envie de nourriture l'était. Mon corps en déflagration l'était. Morbide j'étais et chaque jour le devenais davantage. Littéralement en processus de mort. » (p. 67)
- « Finalement, ma mère trouva la meilleure nourrice qui soit: mon père. Puis s'en alla. » (p. 19)
- « M'aime-t-il vraiment ou attend-il que cette nourriture trop riche m'enveloppe le cœur d'une couche de graisse si épaisse qu'elle bloquera mes artères pour venir à bout de ce fardeau dont il n'a jamais voulu? » (p. 61)

---

# ***Manger l'autre* : Thanatos derrière Éros**

- « La cuisine est un havre et un enfer. [...] Et je suis terrassée par cette jouissance, par ces délices qui m'entourent et me capturent. Ce sont des mains sensuelles qui s'introduisent entre mes lèvres et font délicatement, puis furieusement jaillir une humidité saliveuse. La nourriture de mon père est mon éducation sexuelle. » (p. 62)
- « Grasse de bien-être, molle de satiété, débordante de sexe, dégoulinante de plaisir. Mon père laissait des marmites remplies et des plats garnis dans la cuisine, René n'avait qu'à les réchauffer et me les apporter. Il me faisait manger, encore à moitié allongée, dans une gestuelle élaborée et taquine, et j'ouvrais la bouche pour recevoir les linguines ou le risotto, la souris d'agneau ou les tartes Tatin, la chambre s'emplissait de parfums d'épices et de sucre qui se mêlaient à ceux de nos corps, étrange fragrance qui affolait davantage nos sens. » (p. 175)

---

## ***Mon cœur à l'étroit : parents nourriciers ?***

- « Je commence à manger. La saveur puissante et compliquée de la viande, de la sauce m'étonne et m'épuise aussitôt. Une fatigue alourdit mes mâchoires, il m'est soudain intolérablement pénible de devoir mastiquer, tout en me concentrant sur le caractère de ce que je goûte afin de trouver les mots d'un commentaire. Par lassitude, je me contente de dire à mon fils que c'est très bon. [ Ce n'est pas bon en vérité, c'est fort et agressif et tendineux, veut-il me soumettre à une sorte d'épreuve ? » (p. 318-319)
- « Mon fils est assis au bout de la table, devant une assiette remplie. Il approche une cuiller de la boucher d'une toute petite fille installée dans sa chaise haute. Elle ouvre la bouche, la referme, et mon fils éclate de rire. Il tourne la cuiller vers sa propre bouche, prend un tout petit peu de ce que contient la cuiller entre ses lèvres, puis de nouveau la tend vers l'enfant qui mange aussitôt. » (p. 343)

# La Cheffe et son commis : bonnes ou mauvaises mères ?

- La recherche de la pureté : ne pas toucher aux aliments.
- Le rapport complexe à la maternité.
- Le projet de la fille du narrateur d'ouvrir un restaurant :
  - « Elle me dit en souriant et en me fixant d'un regard légèrement provocant qu'un homme qui a travaillé si longtemps aux côtés de la Cheffe ne peut être que de bons conseils. » (*La Cheffe, roman d'une cuisinière*, p. 292)